

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 83 (1938)
Heft: 10

Artikel: Du combat offensif [suite]
Autor: Montfort
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341888>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Pour l'Étranger :
1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

Prix du numéro : fr. 1,50.

DIRECTION, RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
Avenue de la Gare 33, Lausanne _____ Compte de chèques post. II. 5209

ANNONCES : Société de l'Annuaire Vaudois S. A. — Pré du Marché, 3 — Lausanne

Du combat offensif¹

(suite)

Chaque groupement va faire effort sur l'axe qui lui est assigné, tant qu'il pourra. Il ne saurait cependant se désintéresser de ses voisins, mais il faut bien dire que lorsqu'un assaillant se préoccupe, outre mesure, de ses flancs, c'est en général un indice que son attaque n'ira pas loin.

« Le maintien de la cohésion, dans l'attaque, n'incombe pas aux troupes engagées ; c'est la plus importante des tâches du chef qui suit immédiatement. Il s'en acquitte, soit en protégeant par le feu les flancs de ses éléments avancés, soit en intercalant de nouveaux éléments, soit en chargeant une *flanc-garde de liaison* spéciale d'assurer la cohésion et la protection du flanc... » (S. C. 219.)

Dans le combat de rencontre, jusqu'où pouvons-nous pousser la préparation ? (S. C. 229.)

Deux procédés s'offrent au commandement. Le premier consiste à engager les moyens, par des ordres d'attaque particuliers, au fur et à mesure qu'ils sont prêts et au fur et à mesure des besoins de la manœuvre.

¹ Lire la première partie dans la livraison de septembre 1938.

Le second procédé consiste à mettre en ligne tous les moyens nécessaires par un ordre de préparation à l'attaque auquel il ne manque que la direction d'attaque et l'heure du déclenchement.

Si la marche d'approche et si le fractionnement ont été exécutés au bon moment, si tout est mis en œuvre pour préparer l'attaque pendant le combat de l'avant-garde, le second procédé n'occasionne pas nécessairement une perte de temps.

Nous recherchons la surprise, nous voulons atteindre le gros de l'adversaire avant qu'il ait pu mettre en ligne ses moyens puissants, mais n'oublions cependant jamais, comme le dit l'Instruction belge sur l'emploi tactique des grandes unités, que « toute attaque lancée inconsidérément est vouée à l'insuccès. Méconnaître cette vérité c'est se condamner à payer chèrement, par des sacrifices sanglants et douloureux, une économie de temps mal avisée ».

Le succès de la bataille ne s'obtient pas toujours là où on l'a prévu et résulte d'un contexte sans cesse en transformation. Une unité qui n'est pas chargée de l'effort principal peut progresser largement, alors que celle qui doit faire l'effort principal éprouve de grosses difficultés, malgré les moyens mis à sa disposition.

Le commandement, nous l'avons vu, doit évidemment choisir ses zones d'effort principal et d'efforts secondaires et doser ses moyens en conséquence ; mais il est cependant difficile de prévoir avec certitude les résultats à attendre d'une opération. Aussi le chef doit-il disposer de *réserves* pour pouvoir les diriger et « bourrer » là où l'ennemi cède, même s'il ne s'agit pas de la direction choisie par lui initialement, à condition toutefois qu'une semblable progression contribue à l'accomplissement de la mission.

Les réserves des petites unités peuvent encore être utilisées comme appui de feu des sections et des compagnies de combat (R. Ex. J. 248-249).

Dans le combat de rencontre, l'*artillerie* est d'abord répartie puis, la situation s'éclaircissant, regroupée dans

la main du chef. Solution moyenne : une partie de l'artillerie est remise aux subordonnés, une partie gardée par le chef pour l'action d'ensemble.

Un régiment qui doit attaquer est normalement renforcé, chez nous, par un, quelquefois deux groupes d'artillerie.

« L'artillerie choisit de préférence les objectifs soustraits à l'action efficace des mitrailleuses... » (S. C. 236), c'est-à-dire les localités, les lisières de forêts, etc. Le chef marquera, en général, son effort principal par l'emploi de son artillerie.

« Sauf indications contraires, les sections et compagnies de premier échelon considèrent toujours l'intervention soudaine de l'artillerie et des mitrailleuses comme un *ordre de se porter en avant* : chacun, jusqu'au bas de l'échelle, doit être pénétré de ce principe. » Cette prescription trop méconnue de l'article 237 du S.C. est peut-être la mesure la plus pratique pour assurer la liaison infanterie-artillerie ; la seule utilisable, bien souvent, dans le combat de rencontre tel que notre doctrine suisse le conçoit.

La synchronisation indispensable des mouvements de l'infanterie et des tirs de l'artillerie peut encore être obtenue par un des procédés suivants :

— Fin du tir demandée par un signal de l'infanterie (fusée lancée à un endroit précisé à l'avance).

— Durée de tous les tirs fixée à priori, dans la division par exemple. Un signal de l'infanterie doit alors pouvoir demander, s'il le faut, la répétition du tir.

— Accélération de la cadence pendant les trois dernières minutes d'un tir.

— Salve de fusants hauts marquant la fin du tir.

— Horaire établi à priori (procédé rigide mais sûr).

— Demande téléphonique de l'infanterie, par l'officier Ifa., par exemple (procédé souple mais très aléatoire).

La progression des compagnies engagées se règle donc sur le feu des mitrailleuses, le feu d'artillerie, le feu ennemi et le terrain. « La tâche essentielle des commandants de bataillon et de compagnie consiste à organiser leur appui de feu (surtout les mitrailleuses) de telle sorte qu'avant

que les sections de tête n'abordent la zone du feu d'infanterie ennemi, cet appui soit prêt à fonctionner et en mesure d'accompagner l'attaque par échelons successifs. » (S.C. 231.)

« L'attaque, c'est le feu qui avance. » (Maréchal Pétain.)

Emploi des mitrailleuses.

Les mitrailleuses constituent avant tout l'arme du commandant de bataillon qui se sert de la compagnie de mitrailleurs pour organiser des bases de feux successives destinées à appuyer les compagnies de combat.

Une première base de feux est constituée généralement sur la base de départ sous les ordres du commandant de la compagnie de mitrailleurs ; elle a pour objet de *neutraliser*, suivant les indications du commandant de bataillon, les objectifs particulièrement dangereux et *notamment ceux que l'artillerie ne doit pas battre*.

L'occupation des bases de feux successives — rarement plus de deux à trois — demande des prévisions particulières. Les chefs des fractions désignées pour occuper une nouvelle base de feux doivent suivre au plus près les compagnies de combat pour reconnaître le terrain et les positions de tir.

Aucune fraction de la compagnie de mitrailleurs ne reste inutilisée : chaque section reçoit une mission de tir immédiate ou éventuelle.

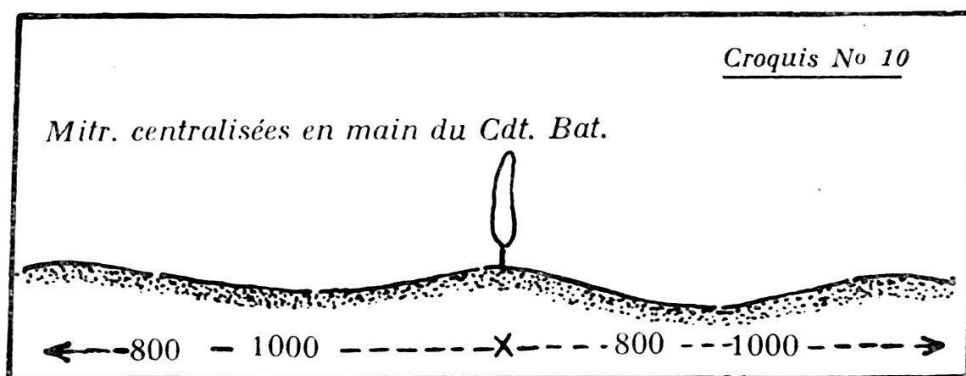
Mais, en terrain couvert ou compartimenté, ou lorsque le bataillon est engagé sur un très grand front, il faut décentraliser les mitrailleuses. Ce sera bien des fois obligatoire chez nous (croquis N^{os} 10,11,12).

« Les mitrailleuses sont avant tout *l'arme du commandant de bataillon*, qui s'en sert là où il recherche la décision, pour marquer son effort principal. L'emploi des mitrailleuses constitue une partie essentielle du plan de combat.

Les mitrailleuses sont également *l'arme des commandants de compagnie*. A cet effet, on attribue normalement une section de deux pièces à chaque compagnie de premier

échelon. » (S.C. 24)¹ Les commandants des compagnies de fusiliers les emploient avec les mêmes procédés que le commandant de bataillon : organisation de bases de feux pour appuyer l'avance de leurs sections de combat, pour marquer leur effort principal. Le gros de la compagnie de mitrailleurs resté en main du commandant de bataillon est naturellement employé suivant les principes dont nous avons parlé pour la compagnie restée entière aux ordres du bataillon.

Dès qu'un objectif est atteint, le commandant de la



compagnie de mitrailleurs — les commandants des compagnies de combat en ce qui concerne les sections qui leur auraient été détachées — garantissent la possession du terrain conquis par l'intervention rapide de quelques mitrailleuses.

« A défaut d'autres moyens, en particulier d'artillerie, le commandant de régiment peut se servir des mitrailleuses de la réserve. » (S.C. 24.)

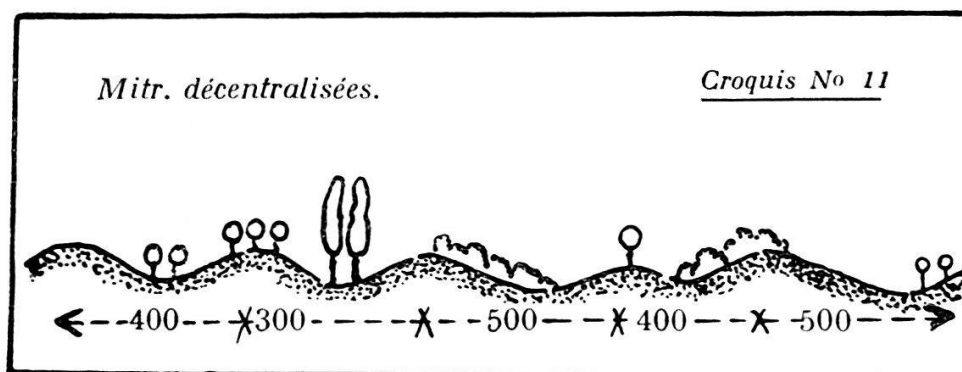
Notre terrain nous permet souvent de tirer de l'arrière avec nos mitrailleuses et nos F.M. par-dessus nos premiers échelons, ce qui n'était pas le cas en Champagne ou dans les Flandres. Il fallait dans ces terrains-là que cette « cloche

¹ L'introduction des F.M.T. ne change rien à cette prescription. Cette nouvelle arme *complète* la gamme des armes de la compagnie, mais ne peut prétendre *remplacer* les mitrailleuses. En effet, l'emploi du F.M.T. — arme très mobile, mais dotée de peu de munitions et sans dispositif de refroidissement — est réservé aux moments de crise où son intervention peut alors être décisive.

de fer » sous laquelle avançait l'infanterie soit faite par l'artillerie.

En outre, dans ces mêmes terrains, les positions de tir des mitrailleuses étaient souvent très réduites — une seule hauteur dénudée attirant immédiatement l'attention — alors que notre terrain offre presque toujours de nombreux emplacements où ces armes sont installées et dissimulées avec facilité.

Nous ne sommes donc pas aussi désavantagés qu'il paraît au premier abord par le fait que nous avons peu d'artillerie.



L'assaut.

L'assaut est la dernière progression, progression organisée qui provoque l'abordage, l'irruption dans les lignes ennemies.

La base d'assaut est la ligne du terrain sur laquelle la pénétration dans le dispositif ennemi est organisée.

La distance d'assaut est essentiellement variable. Elle peut être à 50 mètres comme à 500 mètres de l'ennemi.

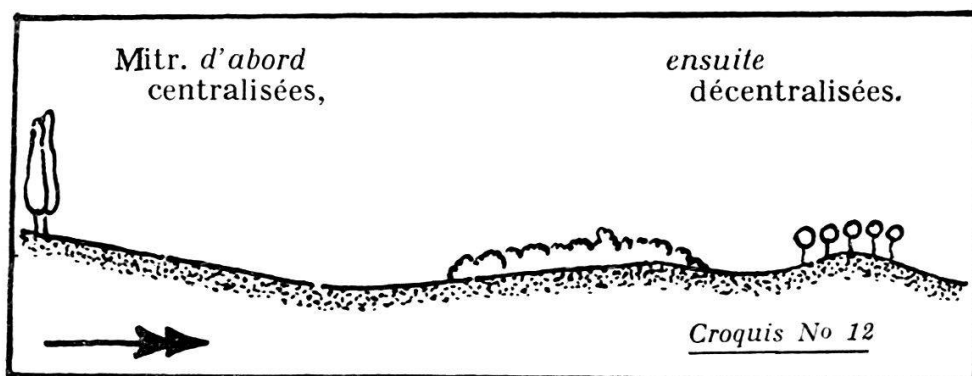
Jusqu'où doit-on pousser la pénétration à l'assaut ? Cela dépend de l'ennemi. S'il cède, pas besoin de préparation.

Les éléments avancés, les sections, les groupes même, doivent être éduqués à rechercher l'assaut sans attendre d'ordre. Au moment où ils ont le sentiment qu'ils peuvent aborder l'ennemi, ils doivent se lancer en avant.

Qui organise l'assaut ? Cela dépend de la situation et du terrain.

Dans un terrain couvert, c'est l'affaire du commandant de compagnie. Dans un terrain découvert, du commandant de bataillon ou du commandant de régiment. (S.C. 235.)

Celui qui organise l'assaut indique le secteur ou le point d'irruption dans le dispositif adverse. Tous les moyens de feu doivent être mis à sa disposition. Le commandant de régiment qui charge un bataillon de donner l'assaut lui attribue le feu de toute l'artillerie à disposition. Le commandant de bataillon qui ordonne à une compagnie de donner l'assaut lui attribue le feu de toutes ses mitrailleuses.



En quoi réside la préparation ? A rendre le dispositif ennemi « mûr » pour l'assaut. Il faut là encore détruire ou neutraliser les résistances adverses. Cela demande beaucoup de munitions.

La préparation consiste encore à rapprocher le premier échelon de la position ennemie, à rapprocher les F.M. (S.C. 238.)

L'assaut peut être fixé à une heure donnée, ou au vu d'une fusée, ou encore par un procédé dans le genre du suivant : « Les mitrailleuses tirent trois séries. Pause de deux minutes entre chaque série. L'assaut se déclenche après la troisième série. »

La fin d'un tir d'artillerie peut être également le signal de l'assaut. Pour que les éléments de choc arrivent sur l'assaillant « avec les derniers obus », il faut que l'infanterie connaisse exactement le moment de la fin du tir et le fixer par un des procédés dont nous avons parlé plus haut.

« Les éléments de choc se collent aux trajectoires les plus courtes de l'artillerie. Avant que la fumée des projectiles se soit dissipée, ils sautent sur le défenseur encore étourdi par la violence d'un bombardement concentrique, et ne lui laissent pas le temps de recouvrer son moral. Les dernières résistances sont réduites à la grenade et à la mitrailleuse. »

« Dès le début de l'assaut, l'artillerie, puis les mitrailleuses allongent leur tir sur tous les points (lisières de plateaux, bois et localités, etc.) *soupçonnés* de recéler des réserves et des nids de mitrailleuses ou de fusiliers. »

« Une partie de l'artillerie et des mitrailleuses reste en surveillance pour déjouer instantanément toute tentative de contre-attaque. On aura prévu un changement de position par échelons successifs et l'attribution de batteries d'accompagnement aux bataillons de première ligne. » (S.C. 239.)

L'occupation et la conservation du terrain conquis.

Dès qu'un objectif est atteint, il faut immédiatement envoyer un rapport à l'instance supérieure, rétablir l'ordre, organiser sommairement un plan de feux défensif et donner de nouveau de la profondeur au dispositif en reconstituant une réserve.

Dans nos exercices, ces différentes mesures devraient faire partie intégrante de l'assaut, car nous n'avons que trop la tendance de croire que la guerre est finie après l'occupation de l'objectif.

L'attaque arrêtée par la nuit.

Si l'objectif final n'est pas atteint à la nuit tombante, il devient impossible de continuer l'attaque — en grand style, dit le S.C. à l'article 242, — car, dans l'obscurité, les appuis de feu deviennent impuissants et le maintien de la cohésion difficile.

On assure alors la possession du terrain conquis par les mesures dont nous avons déjà parlé. Les sections de premier échelon s'organisent défensivement. « Derrière ces *avant-*

postes de combat les autres troupes prennent un dispositif en profondeur et se reposent, tant bien que mal, prêtes à la lutte ». (S. C. 191.)

Par des patrouilles, des postes d'écoute détachés des bataillons, des compagnies de combat, des sections de premier échelon, on conserve le contact de l'adversaire. Par des coups de main de va-et-vient, l'assaillant s'assure que l'adversaire ne se dérobe pas en laissant une croûte devant le front. Par des opérations de détail, des coups de main d'occupation, on rectifie, où c'est nécessaire, la base de départ pour la reprise de l'attaque le lendemain.

Les unités et les liaisons sont réorganisées, les troupes épuisées sont relevées, on effectue les ravitaillements (munitions, vivres), on évacue le matériel hors d'usage, les prisonniers, on relève les blessés, on enterre les morts. Toutes les mesures utiles sont prises, même sans ordre, pour la reprise de l'attaque au lever du jour.

L'échec de l'attaque.

Dans l'impossibilité de poursuivre une attaque, on met tout en œuvre pour conserver le terrain conquis et seconder les voisins. Nous ne pouvons mieux faire que de citer l'article 241 du S. C. :

« Les groupes engagés se cramponnent au sol et se terrent lorsque l'attaque est enrayée ou sitôt qu'ils s'aperçoivent que, derrière les éléments repoussés jusqu'alors par eux, l'ennemi est organisé défensivement. Ils agissent de même quand l'ennemi contre-attaque avec succès. Le feu des échelons de l'arrière protège les travailleurs tandis qu'un barrage d'artillerie et de mitrailleuses vient mettre sous cloche le front d'arrêt qui va naître de ces ouvrages. Le commandement examine alors s'il y a lieu d'opérer un regroupement nocturne, pour reprendre l'attaque dès l'aube. Dans ce cas, il choisit une nouvelle direction qui surprenne l'ennemi ; il organise soigneusement la collaboration de tous les moyens de combat et s'efforce, avec plus de méthode, d'étendre les conquêtes de la veille pour aboutir à un succès. »

* * *

Mais n'oublions pas, là encore, la situation particulière dans laquelle nous place notre infériorité.

Si l'attaque est enrayée, qu'elle échoue, nous avons peu de chance de réussir le lendemain. L'effet de surprise est passé ; il vaudra souvent mieux se replier dès la nuit et attendre une nouvelle occasion favorable.

Si l'attaque est interrompue par la nuit avant qu'elle ait réussi, ce sera aussi souvent l'occasion manquée. L'adversaire pourra préparer ses moyens pendant la nuit et au jour la situation nous sera défavorable. Ou, si décidément il est en mauvaise posture, il pourra se dérober à la faveur de l'obscurité.

* * *

La situation exigeant ou conseillant un décrochage, ce dernier comportera le scénario habituel :

- Maintien sur la ligne de combat jusqu'à la nuit.
- Organisation, avec les disponibilités, d'un échelon de repli en arrière des troupes engagées.
- Organisation d'un rideau, d'une « croûte, qui restera au contact pour donner le change à l'ennemi.
- Repli du gros, la nuit venue.
- Repli du rideau resté au contact.

L'ATTAQUE PRÉPARÉE. (S. C., page 141.)

L'offensive contre un adversaire en position.

Dans le combat de rencontre, il s'agit de gagner l'adversaire de vitesse. « L'attaque préparée d'une position organisée se différencie du combat de rencontre par une préparation plus méthodique et un appui de feu plus puissant. » (S. C. 244.)

Les préliminaires sont plus étudiés et plus lents. Vouloir aller trop vite, c'est risquer de lourdes pertes.

La *marche d'approche* commence beaucoup plus loin de l'ennemi (12-15 km.) son artillerie étant en position et ayant préparé ses tirs.

La *prise de contact* place les avant-gardes en face d'une ligne de feux continus qu'elles ne peuvent dominer.

Mais le commandement n'est généralement pas encore fixé, à l'issue de cette opération, sur la valeur de la résistance rencontrée. S'agit-il d'une position d'avant-postes, d'une position avancée, d'une résistance momentanée, d'éléments manœuvrant en retraite, ou d'une véritable position de résistance occupée par le gros des forces ennemies ?

Pour voir clair dans la situation, le commandement dispose :

- des renseignements fournis par les prisonniers faits au cours des premières opérations ;
- des renseignements recueillis par l'aviation ;
- des indications fournies par les unités voisines dont la progression peut donner d'utiles renseignements.

Si, malgré cela, le commandement ne peut se faire une idée nette de la valeur de la résistance rencontrée, il est obligé d'éprouver par le combat la solidité du front ennemi. Il faut vérifier la valeur du contact en concentrant les efforts sur certains points particuliers, choisis d'après l'importance qu'ils présentent, soit pour l'assaillant, soit pour le défenseur.

« Souvent l'assaillant n'arrivera à reconnaître s'il a devant lui la position principale ou seulement une position avancée, qu'en engageant des forces sérieuses et surtout une puissante artillerie. » (S. C. 248.)

Ces opérations sont généralement exécutées par l'avant-garde, renforcée en infanterie et appuyée par toute l'artillerie dont on peut disposer.

Si l'adversaire offre une résistance sérieuse, il faut monter une attaque avec l'ensemble des forces. S'il cède, poursuivre la progression, refouler les éléments avancés, prendre le contact de la position principale.

Des différentes phases de l'attaque préparée.

L'attaque d'un adversaire en position n'est donnée dans de bonnes conditions qu'après la réunion de moyens matériels puissants. La puissance des moyens à mettre en œuvre est fonction de la résistance rencontrée.

L'attaque se trouve donc précédée d'une période de préparation plus ou moins longue — quelquefois plusieurs jours — destinée à réunir ce matériel et à le mettre en œuvre.

L'attaque comprend donc deux grandes phases :

- la préparation ;
- l'exécution.

La préparation. (S. C. 245.)

Cette phase comporte d'abord les préparatifs, c'est-à-dire l'amenée à pied d'œuvre de tous les moyens, l'élaboration et la transmission des ordres, etc. Elle comprend ensuite la préparation par le feu (mise en œuvre des moyens) destinée à obtenir la destruction ou la neutralisation des armes de l'adversaire et à faciliter la progression de l'infanterie dans la zone défensive de l'ennemi.

Cette période constitue un temps mort pour l'attaque. Aussi doit-on chercher à en abrégier la durée sans rien sacrifier de ce qui est nécessaire pour assurer le succès.

L'exécution.

Cette phase qui succède immédiatement à la préparation par le feu comprend : la rupture et la désorganisation du système défensif adverse.

Dans cette phase l'infanterie progressera méthodiquement, en liaison intime avec l'artillerie, tout en étant en mesure de mettre en œuvre ses moyens et d'exploiter une situation favorable.

« Après l'irruption, tout se déroule comme dans un combat de rencontre ; on s'efforce en particulier de prévenir les réactions ennemies. » (S. C. 245.)

Peu à peu la progression reprend l'allure de la prise de contact, on passe à l'exploitation qui se transforme en poursuite quand l'ennemi battu abandonne la lutte.

* * *

Quelles sont nos possibilités quant à l'attaque d'une position, quant à l'attaque préparée ? (S. C. 6, 246, 247, 250, 253.)

« Notre artillerie, même dans le cas le plus favorable, ne saurait appuyer efficacement l'attaque sur tout le front... » Nécessité donc d'attaquer sur un front étroit, d'où impossibilité de faire une poche tant soit peu profonde à cause du danger qui menacera nos flancs.

Conclusion : nous ne pouvons attaquer une position organisée que sous forme de coups de main. « Toutefois en montagne notre capacité offensive reprend toute sa valeur. Le terrain et les voies de communications s'opposent à ce que l'ennemi y fasse usage de ses gros moyens et ravitaille son artillerie en temps utile. La surprise et le moral de nos troupes pourront nous procurer des succès marqués. » Il faut encore ajouter qu'en montagne un succès local, attaque préparée ou coup de main sur un point bien choisi, peut nous livrer un large secteur de terrain.

LE COMBAT OFFENSIF EN MONTAGNE.

« En montagne, le cas normal n'est pas le combat de rencontre, mais l'attaque préparée ; l'assaillant y est moins exposé à voir le défenseur mettre à profit le temps qu'il lui laisse pour renforcer *considérablement* ses effectifs et son artillerie. Toutefois, là aussi, méthode ne doit pas être synonyme d'irrésolution. Au contraire, par de hardis coups de main, judicieusement aiguillés et déclenchés au bon moment, on s'épargnera bien souvent une préparation compliquée. » (S. C. 244.)

Les principes du combat offensif en montagne ne diffèrent pas de ceux du combat en terrain moyen. Il n'en est pas de même des procédés : la montagne a ses procédés, car les difficultés du sol exercent une action sur les modalités d'emploi de toutes les armes, en particulier sur l'infanterie et l'artillerie.

Le combat offensif en montagne est plus difficile que le combat en plaine. Il faut en attribuer les causes au compartimentage accusé du terrain, à la rareté des voies de communication, à la précarité de l'appui d'artillerie ; ce dernier est en effet limité par les difficultés du ravitaillement en munitions, par la présence d'angles morts et aussi par la nature du sol qui diminue l'effet des projectiles.

Le compartimentage principal du terrain est compliqué par un compartimentage secondaire. Il existe dans un compartiment donné des couloirs praticables à l'infanterie, séparés par des zones difficiles ou pratiquement infranchissables. Ces couloirs praticables sont les axes d'attaque imposés par la nature. Nous trouvons ici un avantage très particulier du combat en montagne, avantage sensible pour nous : l'infanterie ne peut attaquer que par les couloirs praticables, d'où importante économie des forces.

« En montagne, où l'attaque ne porte généralement que sur certains objectifs déterminés, souvent isolés, on peut attribuer de plus grands secteurs d'attaque qu'en plaine. » (S. C. 220.)

« Il existe ainsi, pour le terrain d'attaque, une *saturation tactique*, qu'on ne saurait dépasser sans risquer des pertes élevées, tout en augmentant en rien les chances de succès. »¹

Bien décidé à s'infiltrer dans tous les axes à sa disposition, le fantassin choisira, cependant, celui ou ceux qui permettront le mieux la combinaison du feu et du mouvement, qui offriront la perspective de réaliser par surprise cette attaque du fort au faible — dont parle le S. C. aux articles 214 et 221 — qui, en montagne plus qu'ailleurs,

¹ *Revue d'infanterie*, novembre 1930, Commandant Regnault.

est susceptible de procurer des résultats si importants et parfois si rapides. Il y fera alors son effort principal. Son choix sera particulièrement heureux s'il l'amène à viser l'occupation d'un de ces points que le S. C. appelle les clefs de la position, et dont la conquête peut faire tomber une partie considérable du terrain environnant. L'attaque sera alors en situation de provoquer, en peu de temps et avec des moyens relativement faibles, l'abandon par l'ennemi, presque sans coup férir, de positions étendues, qu'en tout autre terrain des forces considérables, des moyens de feu puissants, n'auraient enlevées qu'en plusieurs jours de durs combats ou, disons-le sans attendre davantage, que nous n'aurions pu enlever.

En résumé, les caractéristiques du combat en montagne augmentent nos possibilités offensives parce que l'artillerie, l'aviation et les chars de notre adversaire diminuent de valeur ; parce que la montagne permettant l'extension des fronts nous permet de concentrer nos efforts, nos moyens, sur des points importants dont la conquête nous livrera des secteurs appréciables ; parce que le défenseur ne pourra organiser ses positions qu'après un temps assez long, notre terrain ne livrant pas rapidement ses secrets au premier venu et la nature du sol augmentant la durée des travaux.

En montagne, la décentralisation de l'artillerie sera la règle, décentralisation allant parfois jusqu'au groupement tactique : bataillon-batterie.

* * *

Nous avons sommairement étudié ci-dessus l'attaque en montagne dans une période de guerre de mouvement, l'attaque d'un défenseur sommairement organisé ; car nous savons que nos moyens ne nous permettraient pas, même en montagne, une opération offensive en guerre de stabilisation, le coup de main mis à part.

QUELQUES NOTES SUR LE COMBAT OFFENSIF DE NUIT
ET DANS LE BROUILLARD.

Au cours de la guerre 1914-1918 les combats de nuit ont été très nombreux.

« On ne dirige pas une *attaque de nuit*, on la prépare. L'opération ne réussira qu'à condition d'être nettement localisée, et de se dérouler en terrain parfaitement connu, sur lequel on aura pu reconnaître encore de jour les cheminements et l'objectif. » (S. C. 255.)

Il n'est pas possible d'attaquer de nuit avec de gros effectifs, surtout dans notre terrain. Il s'agit tout au plus d'opérations de bataillon.

L'attaque a toujours un plan très simple, un objectif peu éloigné et apparent (ligne d'arbres, ruisseau, chemin).

Chaque unité d'attaque est généralement disposée en ligne de petites colonnes. La cohésion s'obtient en donnant à ces dernières une direction précise (boussole) et en fixant des intervalles et des distances plus faibles que de jour.

Le maintien de la direction est capital.

Il n'est pas prudent de faire converger des colonnes sur un objectif. Avec la nervosité produite par l'obscurité, tout croisement de troupes est dangereux et peut donner lieu à des méprises.

Chaque colonne va droit au but sans s'occuper des colonnes voisines et sans répondre au feu. On ne manœuvre pas la nuit.

L'exploitation du succès est difficile dans l'obscurité ; il faut se borner à occuper le terrain conquis et à conserver le contact.

La conduite à tenir après la réussite de l'opération ou en cas d'échec doit toujours être indiquée.

La nuit, l'importance du feu diminue en ce qui concerne les troupes d'attaque, mais nous savons que les feux de la défense, en particulier ceux des armes automatiques, peuvent être repérés dans l'obscurité. C'est ce qui rend de nos jours les attaques de nuit plus difficiles qu'en 1914.

Avec une préparation minutieuse, des cadres connaissant leur métier et une troupe ardente, les attaques de nuit peuvent réussir contre un adversaire démoralisé ou qui, installé tard dans la journée sur son terrain, n'a pas eu le temps d'asseoir convenablement son système des feux. Elles peuvent obtenir dès lors des résultats considérables, au point de vue moral surtout, résultats exploitables le jour venu.

Nos cadres et nos troupes doivent savoir attaquer de nuit. Ce sera souvent pour nous l'occasion d'obtenir un succès local à bon compte, puisque de nuit nous échappons — en partie du moins — à l'artillerie et à l'aviation ennemies et — totalement — aux chars.

Rappelons, à propos du combat dans le *brouillard* (ou dans la fumée, les gaz, la neige), qu'il présente des analogies avec le combat de nuit.

Il faut cependant prévoir que le brouillard peut se dissiper brusquement et ne pas risquer d'être surpris dans un dispositif trop vulnérable.

Brouillard et neige sont aussi *pour nous* des circonstances favorables à l'attaque. Nous devons savoir et pouvoir tomber sur notre adversaire par surprise quand il ne nous attend pas et alors qu'il fait un temps à ne pas « mettre un chien à la rue ».

L'EXPLOITATION DU SUCCÈS. LA POURSUITE. (S. C. 256-258.)

Là encore, envisageons froidement nos possibilités. Il n'est pas question pour nous d'effectuer une poursuite de grand style, sur des kilomètres et des kilomètres de profondeur et sur un vaste front. Notre terrain aussi bien que nos moyens s'y opposent.

Comme nos attaques, notre exploitation du succès aura un objectif limité. Il faudra maintenir le contact avec l'adversaire, tout en cherchant à le rejeter en désordre sur son gros, sur ses divisions de seconde ligne, au delà de la coupure, de la ligne du terrain dont son mouvement

était parti, au delà du compartiment dans lequel nous l'avons battu.

Pour les unités en premier échelon, l'exploitation du succès repose avant tout sur la conservation du contact (S. C. 256.) Elles poursuivent ardemment leur progression, en agissant en liaison avec les troupes légères que le commandement pousse en avant sans tarder. Elles ne s'attardent pas à la réduction des îlots de résistance qui sont sur leur axe, se bornent à se couvrir contre eux et à les signaler aux échelons qui suivent.

L'initiative des chefs d'infanterie a une importance capitale. Il faut tirer parti d'occasions fugitives et en profiter sans délai.

Tous les moyens de feu accablent l'ennemi. Les mitrailleuses sont attribuées aux compagnies de premier échelon. L'artillerie, largement décentralisée, doit être à chaque instant en mesure d'appuyer l'infanterie.

Le commandement organise des détachements de poursuite (S. C. 258) composés, en général, de troupes légères ou d'infanterie allégée (en montagne, par exemple) qui cherchent à gagner les flancs des colonnes en retraite pour les harceler ou leur couper la retraite.

De nuit, on ne peut guère poursuivre que sur les routes et on doit se contenter de garder le contact, tout en préparant les gros pour la poursuite.

Dans certains de nos terrains, l'emploi d'engins automobiles blindés rendrait les plus grands services dans une situation de ce genre. Ils existent chez nos voisins. Songeons-y !

LES ENGINs MOTORISÉS. L'AVIATION.

Dans la marche d'approche et dans la prise de contact, nous pouvons nous heurter à des auto-mitrailleuses ou à des chars légers.

Dans l'attaque, l'adversaire peut réagir en contre-attaque avec des chars.

C'est une raison de plus pour ne pas déclencher nos attaques n'importe où. D'autre part la défense contre chars doit être vigilante, dans toutes les situations — comme la défense contre avions — et c'est arme antichars en avant, sur les flancs et en arrière, D. C. A. prête à tirer, que les opérations que nous avons étudiées plus haut doivent être envisagées.

CONCLUSIONS.

— Nos possibilités offensives sont limitées, mais elles existent.

— Nous ne pouvons attaquer n'importe quand et n'importe où, mais nous le pouvons et, par conséquent, nous le devons. Dans les secteurs où l'ennemi lance audacieusement ses colonnes d'invasion, il faut l'attaquer, le battre, l'obliger à la prudence, à avancer pas à pas et à compter avec nous. L'effet moral sera considérable. Si nous nous contentons de lui barrer la route, ce à quoi il s'attend d'ailleurs, il emploie ses moyens et ses forces. C'est pourquoi, au début d'une campagne surtout, nous devons pouvoir attaquer partout où les occasions favorables se présentent.

— Tout en donnant largement le pas dans notre instruction aux procédés du combat défensif et aux procédés du combat retardateur, il faut préparer notre armée au combat offensif en guerre de mouvement. Faire le contraire serait ne pas tirer complètement parti de nos moyens et de notre terrain. Ce serait en outre préjudiciable au moral. Le S. C. l'a bien compris.

— On peut toutefois se demander si le S. C. a été compris, et si dans nos manœuvres et dans nos exercices nous n'attaquons pas à tout propos et à la légère.

Lieutenant-colonel MONTFORT.

DOCUMENTS CONSULTÉS.

Cours du Lt.-colonel Constam aux E.C.II.
Cours de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.
Revue d'infanterie française.
Führung und Gefecht der verbundenen Waffen.
